

UN SOLDAT DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE BELGE AU MEXIQUE (1864-1867)

Serge Noirsain



Le régiment belge en marche au Mexique. Huile sur toile de Charles Lahalle, 1869.
(Musée de l'Armée de Bruxelles)

Cet article n'est qu'un survol du manuscrit d'Émile Noirsain, *Souvenirs du Mexique* à ce jour inédit et qui fera l'objet d'une prochaine publication dans sa version complète.

1. Le contexte politique mexicain et l'émergence de Benito Juárez

Le texte qui suit trouve ses sources dans les références suivantes : A. Demeur, *L'Expédition belge au Mexique, Appel aux Chambres*, Bruxelles 1864 ; H.D. Emmanuel Domenech, *Histoire du Mexique et Maximilien*, tome 3, Paris 1868 ; M. Loiseau, *Le Mexique et la Légion belge 1864-1867*, Bruxelles 1870 ; A. Vander Smissen : *Souvenirs du Mexique 1864-1867*, Bruxelles 1892 ; A. Duchesne : *L'Expédition des Volontaires belges au Mexique, 1864-1867*, volumes 1 et 2, Bruxelles 1967-1968 ; F. Loriaux et P. Van Schuylenberg-Marchand : *Les Volontaires belges au Mexique : Impressions et Visions du Nouveau Monde*, Louvain, 1993 ; J. Avenel, *La Campagne du Mexique, 1862-1867*, Paris 1996.

Dès sa nomination au poste de gouverneur de l'État d'Oaxaca en 1847, Benito Juárez adopte une politique progressiste : amélioration des routes, établissement d'une carte de son État, rétablissement de ses finances publiques et réorganisation de sa garde nationale. Le retour au pouvoir du tyran Antonio López de Santa Anna (le vainqueur de l'Alamo en 1836) incite Juárez et beaucoup de Libéraux à s'exiler. Après la révocation de Santa Anna, le président Juan Alvarez confie à Juárez le ministère de la Justice et de l'Instruction publique. Dans le cadre de cette fonction, Juárez réforme l'organisation des tribunaux et abolit les privilèges anciennement accordés aux militaires et au clergé. En 1857, il est réélu au poste de gouverneur de l'État d'Oaxaca puis est promu à la tête de la Cour suprême sous la présidence de José Ignacio Comonfort (13 juillet 1857). Ce dernier rejette la Constitution de 1857 et s'arrogé les pleins pouvoirs.

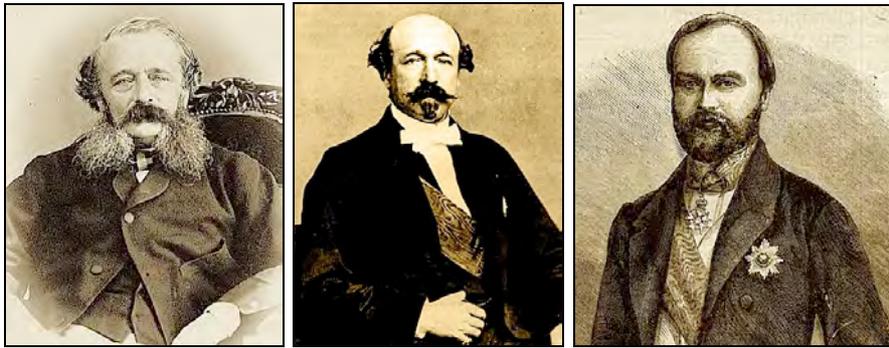
Débutent alors une guerre civile complexe opposant non seulement les conservateurs catholiques aux libéraux progressistes, mais aussi des conservateurs entre eux. Nous résumons les principales péripéties de ces conflits armés.

- Juárez et les principaux membres du Parti libéral sont incarcérés par le président Comonfort pour avoir questionné ses abus de pouvoir.
- Partisan d'une Constitution catholique et conservatrice, le général Félix Zuloaga exige la démission de Comonfort en janvier 1858. Dans le même temps, ce dernier libère Juárez et se réfugie à l'étranger. Alors, conformément à la Constitution mexicaine, Juárez assume provisoirement la présidence en tant que chef de la Cour suprême.
- Le 21 janvier 1858, les Catholiques et leur clergé hissent Zuloaga à la présidence et s'unissent contre Juárez parce que son programme nuit aux intérêts de l'aristocratie, des grosses fortunes et du clergé.
- Le 24 décembre 1858, le général Manuel R. Pezuela s'empare brièvement du pouvoir. Zuloaga le lui reprend en janvier 1859, toujours au prix de violents combats entre leurs partisans respectifs.
- Le 1^{er} février 1859, le général Miguel Miramon s'arroge la présidence par la force des armes et, le 10 mai 1859, fait incarcérer Zuloaga, le président autoproclamé.
- Du 28 décembre 1860 au 22 décembre 1862, Miramon écume le terrain avec ses troupes pour tenter d'écraser les forces régulières de Juárez.
- Après les défaites de ses partisans à Oaxaca et à Guadalajara, Miramon dépose les armes. Les Juaristes réoccupent Mexico le 1^{er} janvier 1861.
- Juárez promulgue alors les Lois de Réforme. Elles constituent encore la base de l'État mexicain moderne : confiscation et vente des biens du clergé, séparation de l'Église et de l'État. En juillet 1861, Juárez décrète une taxe sur les investissements français, anglais et espagnols dans son pays ainsi que la suspension de sa dette étrangère. Ces trois nations étaient concernées pour 62 millions de dollars de l'époque (soit environ 7 502 millions de dollars américains actuels)¹, mais la France l'était davantage en raison de l'affaire Jecker.

Avant l'accession de Juárez à la présidence, l'ancien président Miramon avait confié la conversion de la dette extérieure du Mexique au financier suisse Jean-Baptiste Jecker qui y avait fondé une grande banque et des entreprises minières. Après avoir obtenu la nationalité française le 26 mars 1862, Jecker propose au duc de Morny (le frère utérin de Napoléon III) et à Jean Pierre Dubois de Saligny (l'ambassadeur de France au Mexique) de les intéresser à divers montages financiers au Mexique. Lorsque Juárez décrète la suspension de sa dette étrangère, Saligny incite le gouvernement français à s'emparer des ports de Tampico et de Veracruz sur la côte atlantique pour saisir leurs revenus douaniers à concurrence de la dette contractée par le Mexique auprès d'actionnaires français. Craignant pour les intérêts de leurs ressortissants, Paris, Londres et Madrid signent, le 31 octobre 1861, la Convention de Londres : un pacte d'alliance visant à occuper militairement les ports du Mexique jusqu'à l'extinction de sa dette étrangère. En décembre 1861, l'Espagne débarque 6 000 hommes à Veracruz. Le mois suivant, la France la suit avec une brigade, et la Grande-Bretagne avec 700 fusiliers marins.

¹ Six Ways to Compute Relative Value of U.S. Dollar. <http://www.measuringworth.com/uscompare/>.

Le 18 février 1862, Juárez négocie la Convention de Soledad avec l'Espagne et la Grande-Bretagne qui rapatrient leurs troupes en mars 1862. Quant à Napoléon III, il poursuit les opérations militaires. Le 7 juin 1863, à la suite de durs combats, le général Bazaine entre à Mexico. Juárez et le gros de ses partisans se replient dans le nord du Mexique tandis que des bandes armées opèrent isolément dans le reste du pays. Ne doutant pas du succès final de son armée, Napoléon III entreprend d'instaurer au Mexique un système politique conforme aux intérêts français. Il en laisse l'initiative à des conservateurs mexicains, notamment à Gutierrez de Estrada et Juan N. Almonte. D'octobre 1863 à avril 1864, ces rostrés de l'oligarchie mexicaine harcèlent l'archiduc Maximilien de Habsbourg pour le convaincre d'accepter la couronne mexicaine. Né en 1836, Maximilien est le frère de l'empereur d'Autriche François-Joseph et l'époux de Charlotte, fille du roi des Belges, Léopold I^{er}.



Jean-Baptiste Jecker - Charles-Auguste Morny - Jean Pierre Dubois de Saligny



Gutierrez de Estrada et une délégation de dignitaires mexicains issus du clergé et de l'aristocratie offrent le trône à Maximilien. <http://madmonarchist.blogspot.be>



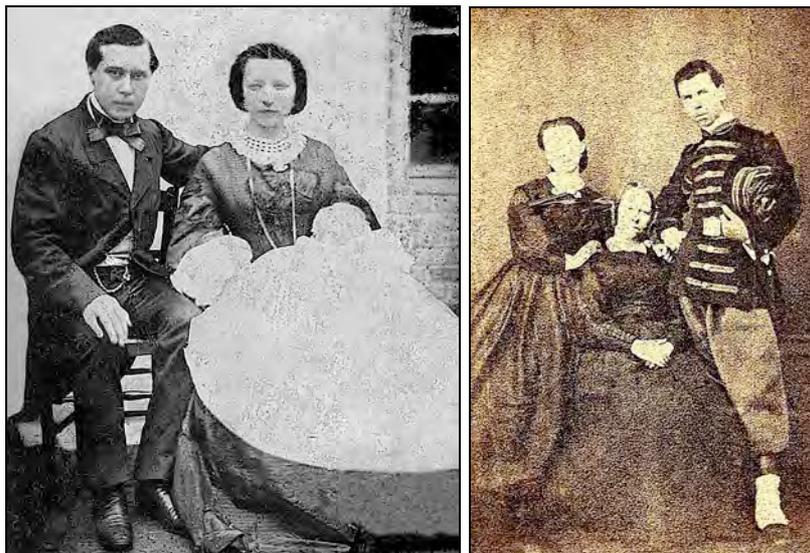
Maximilien et Charlotte - Maréchal A. Bazaine (peinture de J.A. Beaucé) - Benito Juárez

Déçu dans ses ambitions politiques en raison de ses opinions libérales, Maximilien stagne dans des fonctions subalternes. En dépit des encouragements formulés par Napoléon III pour des raisons évidentes, par l'empereur François-Joseph qui voyait là une opportunité de se débarrasser d'un éventuel candidat au trône des Habsbourg, et par son beau-père, le roi Léopold I^{er}, Maximilien hésite. Le 10 avril 1864, il cède à leurs instances après avoir signé deux documents lourds de conséquences. Il y a d'abord la Convention de Miramar qui l'engage à rembourser la dette mexicaine en échange de l'aide du corps expéditionnaire français. Il y a ensuite le Pacte de Famille par lequel Maximilien et ses descendants renoncent définitivement à la succession du trône d'Autriche. Le 14 avril 1864, le couple impérial abandonne définitivement son château de Miramar et, le 29 mai, débarque à Veracruz.

2. Le corps expéditionnaire belge au Mexique, 1864-1867

Les préparatifs et la polémique belgo-belge

Au départ, le corps expéditionnaire belge au Mexique ne doit servir que de gardes d'honneur de l'impératrice Charlotte. C'est à la demande expresse de Maximilien que le capitaine Alfred Vander Smissen du régiment des grenadiers lève, organise et prend la tête d'un contingent de volontaires belges comprenant entre 1 540 et 1 580 soldats et officiers répartis dans deux bataillons : celui des grenadiers « Impératrice Charlotte » et celui des voltigeurs « Roi des Belges ». D'après P. Maréchal et P. Van Schuylenberg-Marchand, une centaine d'Allemands se seraient enrôlés dans le corps belge qui aurait compris 729 militaires de carrière et 814 recrues. Ils touchent un uniforme spécialement conçu pour eux : une tunique bleu roi ornée de brandebourgs rouges pour les grenadiers, verts pour les voltigeurs, blancs pour la musique ; un pantalon gris bleu et des hautes guêtres jaunes ou blanches. Les officiers et la troupe portent en principe un chapeau de feutre noir à bords plats avec un plumet. Sur leurs photos en format « cartes de visite », ils adoptent souvent une pose hiératique. Certains, comme Émile Noirsain, préfèrent se faire entourer de leurs parents. Le 14 octobre 1864, les 600 premiers volontaires quittent Audenarde (Belgique) et débarquent à Veracruz le 13 novembre.



Parents d'Émile Noirsain (cliché sur plaque de verre) :
Henry (1818-1856) et Zénobie Vanderbeken de Lauwere (1825-1874).
Émile Noirsain, sa mère et sa sœur, avant son départ. Reproduction interdite.

Le recrutement de son corps expéditionnaire suscite en Belgique une polémique dont il nous faut connaître la substance pour comprendre la froideur de l'accueil que lui réservèrent les autorités belges à son retour. Cette polémique, l'avocat bruxellois Adolphe Demeur l'initie dans son pamphlet *L'Expédition belge au Mexique, Appel aux Chambres*, publié pendant que Vander Smissen procède à l'enrôlement de ses volontaires. Outre les critiques que formule Adolphe Demeur sur la légalité et les objectifs de ce corps de troupes, ses modalités de recrutement expliquent également les réactions de ses membres lorsque le maréchal Bazaine envisage de les incorporer dans l'armée française puis dans l'armée régulière mexicaine².

« La force numérique de la garde de l'Impératrice sera de 2 000 hommes. Les officiers et sous-officiers de notre armée y entreront avec le grade immédiatement supérieur à celui dont ils sont actuellement revêtus. Leurs années de service en Belgique compteront pour la fixation de leur pension au Mexique. Ils contracteront un engagement de six ans et, sur leur demande, ils obtiendront, de notre ministère de la Guerre, un congé d'un an sans solde. S'ils rentrent en Belgique au cours de cette année, ils reprendront dans l'armée belge leur ancien grade et leur rang d'ancienneté. S'ils laissent passer ce délai, ils perdront chez nous tous leurs droits militaires. Ceux de nos compatriotes qui, après avoir contracté l'engagement de six ans, ne pourront pas s'acclimater au Mexique, seront rapatriés quand ils le voudront aux frais du gouvernement mexicain, mais sans autre indemnité.

« Ceux qui, à l'expiration des six années, voudront revenir en Belgique, obtiendront, outre leur rapatriement, une indemnité déterminée. Enfin, ceux qui voudront s'établir au Mexique sans esprit de retour obtiendront du gouvernement impérial, des donations en terres, les soldats aussi bien que les officiers, l'intention de l'archiduc Maximilien étant de développer, autant qu'il le pourra, la colonisation de son futur empire. »

« Ainsi, ce n'est plus un congé d'un an que le ministre de la Guerre accorde aux officiers de l'armée qui s'enrôlent dans l'expédition, comme on l'avait annoncé au mois de mars, c'est un congé de deux ans !

« Résumons la situation au Mexique :

« À l'aide de 50 000 soldats et d'une flotte, en dépensant 300 à 400 millions de francs. Après une lutte de deux années, durant laquelle pas une seule ville ne s'est levée spontanément contre le gouvernement constitutionnel de Juárez, S.M. Napoléon III a fait la conquête de la capitale, des principales villes et de la plupart des ports du Mexique. Puis, il a remplacé les autorités centrales et locales par des hommes qui ont accepté, comme empereur, Son Altesse Impériale Maximilien d'Autriche. »

« Et nous, étrangers au Mexique, nous allons y combattre les Mexicains qui tentent de renverser et de chasser ce gouvernement étranger, imposé par les baïonnettes étrangères !

« Tel est le but de l'expédition belge au Mexique. (...) »

« Les Espagnols, les Autrichiens, les Français, les Hollandais ont été successivement les maîtres chez nous. Nous n'avons pas cessé de protester contre l'ingérence des étrangers dans nos affaires. En 1830, nous avons enfin conquis l'indépendance nationale. (...) Et, prodige d'inconséquence, c'est contre ce droit, c'est contre le principe même de notre existence, qu'aujourd'hui s'organise chez nous une légion !

² A.Demeur, *L'Expédition belge au Mexique : Appel aux Chambres*, Lacroix, Verboeckhove & C^{ie}, Bruxelles, 1864, pp. 3-4, 6, 16-19, 22. Demeur était un avocat au barreau de Bruxelles, auteur de nombreux ouvrages sur le commerce extérieur et les sociétés commerciales.

« La Belgique est un État indépendant et perpétuellement neutre. Elle sera tenue d'observer cette même neutralité envers tous les autres États. » Reproduisons le protocole du 14 octobre 1831, le traité du 15 novembre 1831, de même que celui du 19 avril 1839 entre la Belgique et la Hollande, placé sous la garantie des puissances européennes. Ainsi, pour la Belgique, la neutralité est permanente. Elle est perpétuelle. Elle est universelle : tous les États du globe sont tenus de la respecter et la Belgique doit l'observer envers tous.

« La formation, sur le territoire belge, d'un corps de troupes destiné à opérer en pays étranger, est-elle compatible avec la neutralité de la Belgique ? Comment le soutenir ? Corps de troupes destiné à opérer en pays étranger, neutralité, ce sont là des termes contradictoires. Qu'on ne dise pas : le gouvernement n'est pour rien dans l'expédition ; il ne peut empêcher la formation du corps de troupes sur le territoire belge ; aucune loi ne le lui permet ; le gouvernement se borne à laisser faire. Ceci a été dit. On le dira encore. C'est de l'hypocrisie !

« Est-il vrai, oui ou non que, dès le mois de mars 1864, les organisateurs de l'expédition ont annoncé que les officiers et sous-officiers de notre armée obtiendraient, pour prendre part à l'expédition, un congé d'un an, de telle sorte que ceux qui ne se plairaient pas au Mexique pourraient revenir prendre leur grade en Belgique ? Est-il vrai, oui ou non, que la durée de ce congé a été portée à deux années au lieu d'une ? Est-il vrai, oui ou non, que des officiers de notre armée ont organisé l'expédition ?

« Ce sont là les faits connus de tous, publiés par les organisateurs eux-mêmes. Inutile d'en citer d'autres. S'il en est ainsi, peut-on dire que le gouvernement s'est borné à laisser faire, qu'il a subi ce qu'il ne peut empêcher ? Peut-on dire qu'il n'a pas provoqué et favorisé l'expédition ? (...) « L'autorisation donnée à un officier d'aller combattre une nation étrangère et de soutenir à l'étranger une cause étrangère viole manifestement la neutralité.

« Et bien ! Osera-t-on soutenir que c'est pour perfectionner l'instruction militaire de notre armée que l'on a fait un appel public, non seulement à nos officiers (les seuls soit dit en passant dont parle la loi de 1836) mais aussi aux sous-officiers et soldats ? Non, la chose est par trop notoire : c'est dans le but de soutenir le gouvernement impérial du Mexique, c'est pour combattre les insurrections du peuple mexicain contre ce gouvernement.

« Quand nous aurons nous-mêmes déchiré notre neutralité, de quel droit l'invoquerons-nous à notre tour contre une invasion ? (...) Oui, depuis trop longtemps le Mexique était en proie à la guerre civile ! La révolution qui avait affranchi ce pays (...) avait laissé debout tous les privilèges, toutes les iniquités, tous les abus amoncelés sous l'ancien régime. Le parti réactionnaire et clérical les défendait à outrance (...)

« En 1860, son chef Miramon refusait d'accepter la liberté religieuse comme base d'un armistice entre les partis, proposé par le gouvernement anglais. La séparation des « choses de l'État de celles de la religion » était formulée en tête du programme du gouvernement libéral de Juárez (...)

« Les lois des 12, 13 et 23 juillet 1859 avaient ordonné l'aliénation des propriétés ecclésiastiques, plus considérables au Mexique que dans aucun État de l'Europe, de sorte que le clergé mexicain allait devoir se contenter de l'intérêt du prix de cette aliénation. Et ces lois étaient véritablement l'unique cause de la guerre civile. Tout cela est connu en Europe, mais ce qu'on semble y ignorer ou oublier, c'est que le parti constitutionnel, le parti démocratique et libéral, celui qui avait toujours défendu la Constitution du 12 avril 1857, était arrivé, depuis plus d'un an avant l'invasion française, à rallier l'immense majorité du pays. Le gouvernement de Juárez, l'ancien président de la Cour suprême, le chef incontesté du Parti libéral, était reconnu par tous les États composant la confédération mexicaine (...) »

Par rapport au contenu et aux arguments de l'avocat Adolphe Demeur sur la situation au Mexique, il convient de citer quelques extraits de la scandaleuse lettre que le nonce du Pape, Francesco Meglia, remet à Maximilien le 10 décembre 1864 :

« Dès avant cette époque (*accession de Juárez à la présidence*), nous avons élevé des plaintes (...) contre la loi inique appelée de Réforme qui renversait les droits les plus inviolables de l'Église et outrageait l'autorité de ses pasteurs ; contre l'usurpation des biens ecclésiastiques et la dilapidation du patrimoine sacré ; contre l'injuste suppression des ordres religieux ; contre les fausses maximes qui blessaient directement la sainteté de la religion catholique ; enfin, contre beaucoup d'autres attentats commis au préjudice des personnes sacrées et du ministère pastoral (...). Nous attendions de jour en jour les premiers actes du nouvel Empire, persuadés qu'on donnerait, à l'Église outragée, (...) une prompte et juste réparation, soit en révoquant les lois d'oppression (...) soit en promulguant d'autres lois propres à suspendre les effets désastreux d'une administration impie (...) Ah ! Sire, au nom de cette foi et de cette piété qui sont l'ornement de votre Auguste Famille, (...) nous vous en conjurons, mettez la main à l'œuvre, laissez de côté toute considération humaine (...) Nous vous envoyons notre représentant, (...) nous l'avons chargé de demander en votre nom la révocation des lois funestes qui oppriment l'Église et de préparer, avec la collaboration des évêques et le concours de notre autorité apostolique, la réorganisation entière des affaires ecclésiastiques.

« Votre Majesté sait très bien que pour réparer efficacement les maux occasionnés par la révolution et pour rendre au plus tôt des jours heureux à l'Église, il faut avant tout que la religion catholique, à l'exclusion de tout autre culte, continue à être la gloire et le soutien de la nation mexicaine. Les évêques doivent être entièrement libres dans l'exercice de leur ministère ; les ordres religieux doivent être rétablis ; le patrimoine de l'Église (...) doit être sauvegardé et protégé. Il faut que personne n'obtienne la faculté d'enseigner et de publier des maximes fausses et subversives et que l'enseignement tant public que privé soit dirigé et surveillé par l'autorité ecclésiastique. »

L'armement du contingent belge

Comme, en plus d'être impopulaire, l'envoi d'un corps expéditionnaire à l'étranger n'était pas autorisé par la Constitution belge, son gouvernement ne pouvait donc pas l'équiper. Émile Noirsain ne fournit guère de renseignements sur son arme d'épaule, si ce n'est qu'elle est munie d'un yatagan, qu'il la reçoit au Mexique et que lui et ses camarades la restituent à l'armée de Maximilien quelques jours avant de revenir en Europe. Dans ses mémoires, et c'est intéressant de le signaler, le général Vander Smissen utilise également le terme carabine pour désigner l'arme de ses hommes. En revanche, le capitaine belge Modeste Loiseau évoque clairement les Enfields embarqués à bord du cargo qui les mène au Mexique.

En octobre 1864, pour être précis, le seul Enfield muni d'un yatagan est l'*Enfield Special* modèle 1856, usiné en Angleterre et à Herstal, en Belgique. Les officiers et soldats belges le désignèrent peut-être comme « carabine » parce qu'il était légèrement plus court que les autres modèles du fusil Enfield. Il se charge par la bouche et non par la culasse, son canon comporte trois rayures en vrille. Comme la majorité des armes d'épaule en service dans les armées européennes à cette époque, l'*Enfield Special* utilise une cartouche qui se compose d'un cylindre de papier contenant sa charge de poudre et d'une balle du type Minié, du nom de l'officier français qui en est le co-inventeur ou le co-développeur vers 1850.

Quelques officiers et soldats du corps expéditionnaire belge
(Collection du Musée de l'Armée, Bruxelles)



Au centre, avec un plumet blanc : le lieutenant-colonel Alfred Vander Smissen



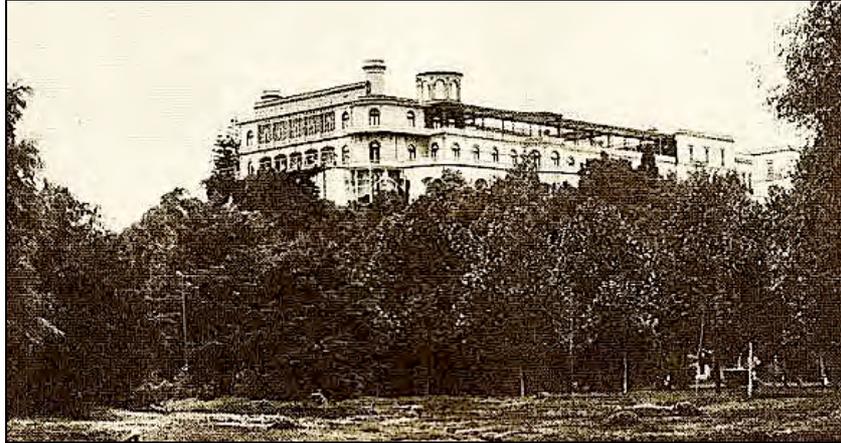
Fusil court Enfield et son yatagan, modèle 1850. (Robert Gray, janvier 2013)



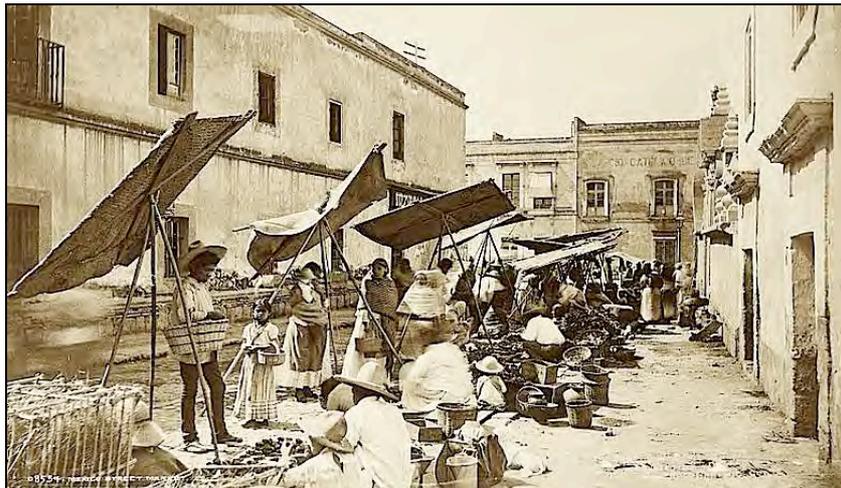
Les principaux officiers du régiment à Morelia.
Vander Smissen (képi et barbe) au milieu du groupe intermédiaire.

Les opérations militaires, 1864-1867

Le premier contingent belge quitte Audenarde le 14 octobre 1864, arrive au port de St. Nazaire le 1^{er} novembre et embarque à bord du vapeur *La Louisiane* qui les rend au port de Veracruz le 13 novembre. Les trois autres contingents du régiment suivent entre octobre 1864 et janvier 1865. Les Belges sont d'abord cantonnés près de Chapultepec, à proximité de Mexico.



Palais impérial de Chapultepec. (Photo François Aubert)



Quartier populaire de Mexico dans les années 1860-1870. (Library of Congress)



Mairie de Mexico en 1860. (Fundacion Cultural Televisa. Editorial Espejo de Obsidiana)

À tour de rôle, chaque compagnie assure la sécurité du palais impérial puisque c'est sa vocation initiale. Le reste du temps, les hommes le passent en exercices et en sorties diurnes et nocturnes dans la capitale. Dans ses « Souvenirs du Mexique », le jeune Émile Noirsain décrit ces femmes qui fument la cigarette et vibrent au son du flamenco et du paso-doble. On devine, entre ses lignes, que ces « diablasses » lui inculquèrent un art qui ne ressortissait pas au manuel de son instructeur militaire. Les Belges ressentent pourtant de la frustration en écoutant les exploits des Français qui les qualifient souvent de « soldats d'opérette ». Comme le lieutenant-colonel Vander Smissen souhaite lui aussi émerger de ce rôle subalterne, la majeure partie du corps belge se coltine, à partir du 17 novembre 1864, de longues marches et contremarches que ne ponctue aucun fait d'armes. Toutes les compagnies du corps expéditionnaire ne peuvent en dire autant. Le 11 avril 1865, retranchés dans la ville de Tacambaro, les 300 voltigeurs du major Constantin Tydgadt sont assaillis par un contingent juariste largement supérieur en nombre. Comme il fait partie du bataillon des grenadiers, Noirsain a la chance de ne pas être coincé dans Tacambaro avec les voltigeurs.

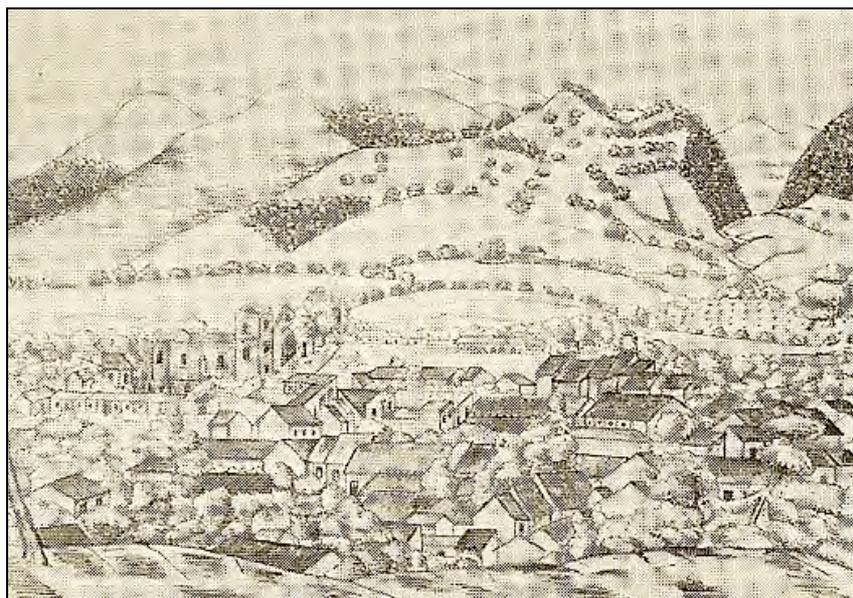
Le combat de Tacambaro, 11 avril 1865, État du Michoacán³

Parti de Morélia le 5 avril 1865 à la tête de 251 voltigeurs belges, un obusier de campagne et 38 cavaliers de l'armée impériale mexicaine, le major Tydgadt se dirige d'abord sur Acuitzio en faisant étape le premier jour à Undameo. Le 4 ou le 5, il se heurte à un détachement de Juaristes qui marchent également sur Tacambaro. Au cours d'un bref accrochage, Tydgadt corrige l'ennemi et le poursuit. Le pays étant très montueux entre Acuitzio à Tacambaro, l'avance se ralentit. Les Belges n'entrent donc dans cette dernière ville que le 7 avril, toujours à la poursuite de l'ennemi. Le major traverse la localité et attaque une seconde fois les dissidents qui se sont retranchés dans une hacienda à quatre kilomètres de la ville. Les Belges les en délogent et s'y établissent pour la nuit. Tacambaro est une bourgade entourée de monts couverts d'une végétation touffue qui permet de s'en approcher sans être aperçu. Plantée au cœur de l'agglomération, l'église jouxte une place spacieuse et très arborée, au travers de laquelle serpente un ruisseau. À gauche de cette église, adossés à un mamelon, se dressent de petits immeubles surmontés de terrasses, qui encadrent la place.

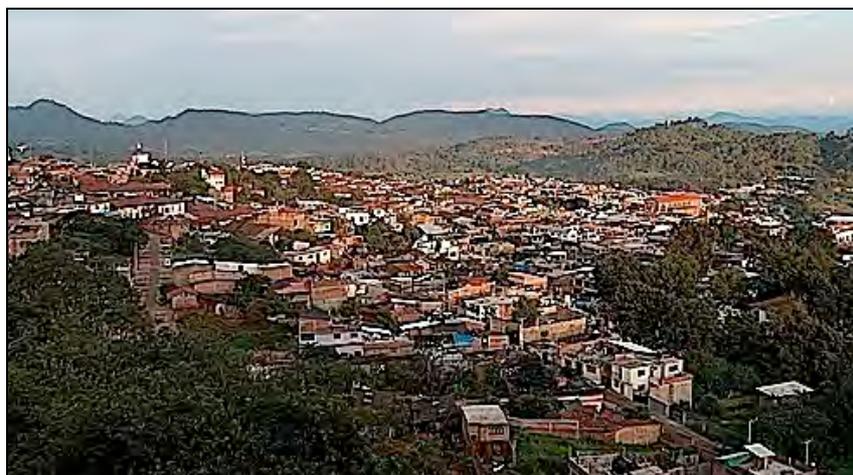
Frappé par l'excellente situation défensive de l'hacienda, Tydgadt s'y retranche avec sa troupe en attendant les ordres du colonel de Potier à qui il vient de faire savoir que les chefs juaristes Nicolas de Régules et Jesus Gonzales Ortega concentrent des troupes autour de Tacambaro. Le 25 février 1865, le maréchal Bazaine avait placé le contingent belge sous le commandement du colonel de Potier pour participer à la pacification de l'État du Michoacán, dans le nord du Mexique. Dans son message à de Potier, Tydgadt affirme que, dans l'hacienda qu'il vient d'occuper, il se trouve en mesure de défier tous les assauts de l'ennemi jusqu'à l'arrivée des autres colonnes françaises.

Dans l'après-midi du lendemain, lui parvient l'ordre de se tenir dans Tacambaro et non dans l'hacienda où il se trouve. De Potier n'a pas lu le dernier message de Tydgadt. Celui-ci abandonne donc sa position et se conforme aux instructions qu'il vient de recevoir. Le 8 avril, Tydgadt entre dans Tacambaro et les 200 Juaristes qui viennent de s'y installer n'ont que le temps de fuir, abandonnant la femme, les enfants et les bagages du général Nicolas de Régules. Les Belges y trouvent sa correspondance avec les autres chefs dissidents.

³ *Campagne du Régiment Impératrice Charlotte dans le Michoacán; Combat de Tacambaro*, Journal de l'Armée Belge, Bruxelles, 1865 ; Duchesne A., *L'expédition des volontaires belges au Mexique, 1864-1867*, vol. 2 :pp. 362-82.



Tacambaro dessiné par un sous-officier belge, après le combat de La Loma.



Comme Tacambaro figure dans les soixante-cinq pueblos classés, nous observons que son environnement naturel n'a guère changé depuis 1864. (LaJornada Michoacàn)

Croyant que le colonel de Potier suit de près sa situation, le major Tydgadt installe son quartier général dans l'église, loge sa troupe dans le cloître devant lequel il fait construire un fort épaulement comprenant une embrasure pour son obusier. Il place également quelques escouades sur les postes avancés et charge ses cavaliers mexicains d'éclairer les alentours de la localité. Ensuite, Tydgadt, le capitaine Jules Chazal et le médecin Ernest Lejeune se rendent chez l'épouse du général Régules. Ils saisissent quelques-uns des papiers de son époux puis promettent de la libérer si elle jurait de s'abstenir de toute démarche contraire aux intérêts du détachement belge. Dans la soirée du 8 avril et plusieurs soirs de suite, quelques officiers se réunissent chez cette dame et la comblent de délicates attentions pour lui faire oublier sa fâcheuse position. Ne soyons pas trop naïfs à ce propos, cette dame n'était sûrement pas laide et obèse !

À l'aube du 11 avril, le capitaine Chazal visite ses avant-postes, n'y relève rien d'inquiétant puis se dirige vers le cloître où loge la troupe pour y superviser la distribution des rations. C'est alors que claquent les premiers coups de feu et que les avant-postes belges débouchent précipitamment sur la place, suivis par une masse

compacte de dissidents. Les 38 cavaliers de l'armée impériale mexicaine ont disparu ou ont rallié l'ennemi. D'après les archives des forces juaristes, les troupes qu'ils engagèrent à Tacambaro comptent 3 800 hommes et 9 petits canons de campagne.

Chazal rallie une dizaine de ses voltigeurs puis se jette sur les premiers assaillants pour bloquer leur course et donner, à ses hommes, le temps de saisir leurs armes et de préparer leur défense. Entouré d'ennemis et deux fois touché au flanc, Chazal est sommé de se rendre. Il ne répond pas « nuts », mais après avoir vidé son barillet sur ses assaillants les plus proches, il se jette sur l'un deux, lui arrache son fusil des mains, le transperce d'un coup de baïonnette et réintègre l'église occupée par ses compagnons. Les Belges viennent de gagner quelques minutes et, sans se déconcerter, ils se rangent en formation. Le major Tydgadt, qui a conservé son sang-froid, donne calmement ses directives tandis que les dissidents convergent en masse sur l'église dans l'intention de l'enlever sur-le-champ. À la tête de sa 2^e compagnie de voltigeurs, le capitaine Eugène Delannoy les charge et les refoule vigoureusement. Dans ce premier élan, une balle touche le capitaine Chazal à la jambe, il s'effondre puis se relève prestement en criant « *ce n'est rien, mes enfants, en avant !* »

Devant cette attitude résolue, le général Nicolàs Régules comprend que, tel qu'il le mène, son assaut ne réussira qu'au prix de terribles pertes car il sait que ses peons, enrégimentés sans guère de préparation militaire, redoutent particulièrement les engagements à la baïonnette. Il place deux canons dans les angles de la place et les braque sur le réduit. Une troisième pièce, plantée sur un mamelon qui domine la ville, vomit un feu plongeant sur l'église et ses abords. Entre-temps, les dissidents ont envahi toutes les maisons et, depuis leurs terrasses, une fusillade nourrie déferle sur les Belges. Entourée d'un cercle de feu, la compagnie du capitaine Eugène Delannoy cède du terrain tout en opérant de sanglantes trouées dans les rangs de l'ennemi. Frappé d'une balle au front, Delannoy tombe. Plusieurs voltigeurs le rejoignent dans la poussière.

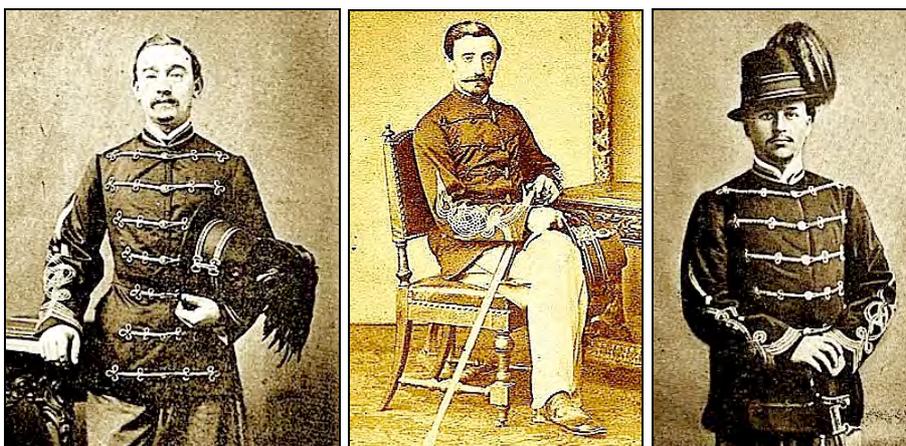
Le capitaine Auguste Gauchin, qui commande la 5^e compagnie de voltigeurs, perçoit l'hésitation des hommes de Delannoy après la perte leur chef et, pour les aider à se ressaisir, il contre-attaque avec l'une de ses escouades. Après quelques pas, il vacille puis s'effondre à son tour, ce qui crée un nouveau flottement parmi ceux qui le suivent. Revenu d'un bref étourdissement probablement dû à une balle qui lui a glissé sur le crâne, il se relève d'un bond et se jette sur l'ennemi en entraînant ses voltigeurs sous une grêle de balles. Les premiers rangs des Juaristes souffrent de cette charge, mais ils se trouvent dans l'impossibilité de détalier. La masse d'hommes qui encombre la place et les rues adjacentes est si compacte que, bon gré mal gré, les premiers rangs sont poussés par ceux qui se pressent derrière eux.

À force de se regarnir, les premiers rangs ennemis repoussent la compagnie Gauchin. Celle-ci est éreintée : le sous-lieutenant Van den Busch a été tué et le lieutenant Aimé Carlot a eu les deux cuisses traversées par une balle tirée presque à bout portant. Au moment où cette compagnie se retire, le capitaine Chazal, en dépit de ses deux blessures au flanc, fonce sur l'ennemi avec une poignée d'hommes pour couvrir leur repli dans le réduit. D'autres coup de feu lui fracassent la mâchoire inférieure et lui traversent le cou. Indestructible, Chazal se fait panser puis repart au combat jusqu'à ce qu'il s'affaisse devant le portail. On l'emporte au fond de l'église pour y être pansé.

Les Belges chargent et chargent encore chaque fois que leurs assaillants les serrent de trop près. Les salves bien ajustées provenant du réduit et les baïonnettes des voltigeurs déchirent les rangs des dissidents. Malheureusement, les pertes belges sont sensibles, surtout en officiers.

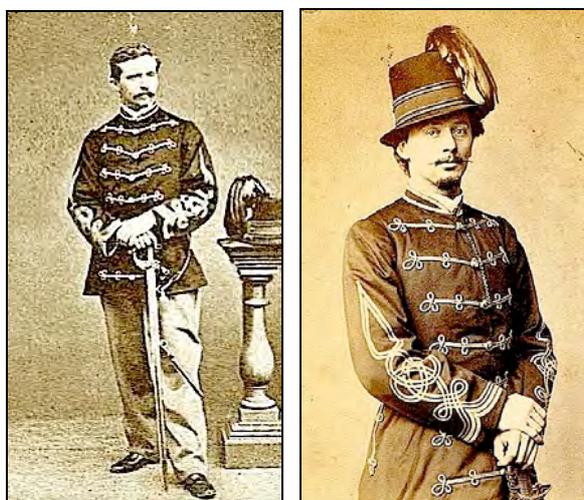


Généraux juaristes Nicolàs Regules et Jesus Ortega - Major Constantin Tydgadt



Capitaines Auguste Gauchin et Jules Chazal - Lieutenant Aimé Carlot.
(Musée de l'Armée, Bruxelles)

Aux morts déjà cités, s'ajoutent celles du lieutenant Amand Palmaert et du sous-lieutenant Philippe Petit qui sont abattus avec trois voltigeurs en cherchant à se frayer un passage au travers des Juaristes pour réintégrer le réduit. Isolé au cœur de cette mêlée, le capitaine Théodore De Schrynmakers échappe seul à la mort en pénétrant dans une maison dont il connaît la disposition intérieure. Bondissant dans l'escalier trop étroit pour que deux personnes puissent s'y croiser, il se terre dans une pièce aux persiennes closes. Depuis l'extérieur, personne ne peut voir qui elle recèle.



Capitaine T. De Schrynmakers - Lieutenant A. Palmaerts
(Musée de l'Armée, Bruxelles)

De Schrynmakers se tapit derrière la porte, le revolver à la main en attendant les *Chinacos* (surnom donné aux Juaristes) qui le poursuivent. Dans cette position, il repousse huit ou neuf assauts successifs. Tapis dans l'obscurité, De Schrynmakers fusille presque à bout portant chaque Mexicain qui se dessine à l'entrée de sa chambre. Les corps de ses victimes entravent la progression de ceux qui les suivent et, chaque fois, les autres reculent après la mort de leur chef de file tandis que le capitaine recharge son barillet. Après avoir perdu une quinzaine des leurs, les *Chinacos* croient que la chambre est occupée par plusieurs Belges décidés à ne tirer qu'à bout portant.

Désespérant d'avoir autrement raison de leurs invisibles ennemis, les Mexicains boutent le feu à la maison. Les boiseries de la chambre s'enflamment ainsi que les vêtements du brave capitaine. Comme l'incendie ne dévore pas encore l'escalier, il ôte son uniforme laminé par des flammèches, dégringole les marches jusqu'au rez-de-chaussée et supprime les quelques dissidents qui ne s'attendaient pas à son intervention. Il doit se procurer des vêtements sans risquer d'être surpris en plein travestissement. Il remonte donc à l'étage et revêt le costume d'un des cadavres mexicains qui gît dans l'escalier. Sous ce travestissement, il saute dans la rue depuis une fenêtre donnant sur l'arrière du rez-de-chaussée de la maison et, sans être remarqué, s'infiltré dans un groupe de Rebelles en constatant que la fusillade a cessé.

Ignorant l'issue du combat devant ou dans le réduit, De Schrynmakers espère encore rejoindre ses compagnons d'armes. Soudain, atteint d'un coup de folie, un soldat de sa compagnie émerge on ne sait d'où, s'élançe vers lui et l'interpelle par son nom. Un groupe se forme aussitôt et un officier dissident désigne De Schrynmakers à ses soldats, arme un fusil, le couche en joue et presse sur la détente. Par un hasard providentiel, le fusil fait long feu et aussitôt vingt bras se saisissent du capitaine et du voltigeur qui vient de l'apostropher. Ils sont traînés auprès des autres Belges qui viennent de déposer les armes. La résistance opiniâtre de De Schrynmakers a infligé quinze morts à l'ennemi, sans compter ceux qu'il mit hors de combat lors du corps à corps qu'il livra avec ses compagnons pour rejoindre le réduit. Éprouvé par ses blessures à la main et à la rotule, le capitaine s'effondre. Quand il reprend conscience, il se retrouve dans une maison de la ville, aux côtés du major Tydgadt, du lieutenant Aimé Carlot et de quelques autres blessés.

Que s'est-il passé pendant que De Schrynmakers tenait ses poursuivants en haleine ?

Les Belges se battaient depuis deux heures dans leur réduit, leurs munitions s'amenuisaient et un éclat d'obus venait de blesser Tydgadt à l'épaule lorsque les dissidents renouvellent leur demande de reddition. Nos voltigeurs rétorquent par un redoublement d'énergie. Malgré la gravité de sa blessure, Tydgadt persiste à diriger la défense. Ne pouvant vaincre cette résistance obstinée, les Juaristes boutent le feu aux arbres et aux constructions qui entourent l'église. Celle-ci s'embrase et une partie de son toit s'écroule sur ses défenseurs.

Quoique forcé de quitter son réduit principal, Tydgadt refuse encore de déposer les armes. Ses hommes et lui-même se retirent dans un dernier refuge attenant à l'église et en partie couvert par l'épaulement que les voltigeurs ont construit au cours des jours précédents. Depuis cet abri et malgré l'affaiblissement de sa troupe, Tydgadt tente une ultime sortie dans l'espoir d'enlever les pièces d'artillerie qui ne cessent pas de le pilonner depuis les angles de la place. Conduite avec une folle audace et une vigueur peu commune, cette charge renverse tout ce qui entrave son passage et boute l'ennemi hors de la place, faisant un grand vide devant les bâtiments en flammes.

Malheureusement, les tirs provenant des terrasses s'intensifient et déciment les Belges. Pour comble de malheur, le major reçoit une seconde blessure qui lui fracasse le coude.

Ces circonstances obligent les voltigeurs à réintégrer le réduit que l'incendie envahit peu à peu. Leur obusier n'a plus de munitions, les hommes n'ont presque plus de cartouches. S'apercevant du ralentissement du tir et de l'état critique de leurs ennemis, les Mexicains les attaquent en masse et les rejettent sur l'entrée du réduit. En ce moment suprême, le capitaine Chazal s'arrache presque nu des mains du Dr Lejeune, saisit un fusil, entraîne quelques-uns de ses gaillards vers la porte, refoule les Mexicains qui lui font obstacle et culbute leurs premiers rangs. Cependant, ceux-ci se régénèrent et Chazal s'écroule, le front percé d'un coup de baïonnette. Piétinant son corps, les Rebelles franchissent l'entrée du refuge. Tydgadt veut encore résister, mais sa troupe n'a plus que quelques cartouches. Formant un écran devant ses blessés, le dernier peloton valide les brûle depuis l'intérieur du réduit. Alors et alors seulement, le major consent à capituler. Le combat a duré près de cinq heures. Le major, deux capitaine, un lieutenant et beaucoup de voltigeurs ont été tués ou grièvement blessés.

Cette victoire des dissidents ressortit plutôt à une défaite en raison de leurs pertes : 125 morts et 70 hommes grièvement blessés, dont 45 jugés intransportables. Ce coût en vies humaines déchaîne tellement la colère des soldats du général Régules, que celui-ci empêche de justesse le massacre des prisonniers. Le docteur Lejeune, qui s'est dévoué pendant le combat, est la seule victime des Juaristes. Laissé libre à condition de soigner les blessés des deux partis, il pensait un voltigeur lorsqu'un dissident lui brûla la cervelle. On prétend - et nous avons tout lieu de le croire en raison de son comportement ordinaire - que Régules corrigea sévèrement cet acte de barbarie. Après le combat, les Rebelles placent les Belges grièvement blessés dans des maisons et les confient aux soins de Francesco Hurtado, un médecin de la ville auquel s'adjoint un vieux praticien non diplômé mais habile et désintéressé.

Dans la nuit du 11 au 12 avril, Régules expédie ses prisonniers dans deux directions. Les officiers : Auguste Gauchin, Émile Walton, Alfred Dehek, Alfred De Biber, Joseph Adam, Léopold Fourdin et Louis Jacops sont dirigés sur un central carcéral improvisé à Huétamo. Quant aux soldats et sous-officiers, les Mexicains les incarcérèrent dans des conditions à peu près identiques à Sirendaro. En raison de leur état de faiblesse, le major Tydgadt, le capitaine De Schrynmakers, le lieutenant Aimé Carlot ainsi que neuf sous-officiers et soldats restent à Tacambaro jusqu'à ce qu'ils puissent être transportés. Si l'on ajoute à ces neuf hommes les six infirmiers, les cinq hommes qui ont échappé aux Mexicains, et les morts du détachement, on évalue à environ 200 le nombre de Belges qui arrivèrent à Huétamo.

En raison de ces événements, les Français confient à Vander Smissen la pacification de la région de Tacambaro. Le 16 juillet 1865 à La Loma, près de Tacambaro, Noirsain et son bataillon montent au feu pour la première fois. En dépit de leur inexpérience, ils bousculent les 3 500 Juaristes. Ce succès permet au colonel belge de procéder à un échange de prisonniers, qui lui permet de récupérer ses hommes capturés à Tacambaro. En dépit de la mauvaise réputation attribuée aux Juaristes, leurs prisonniers ont été bien traités. Peu après, le commandement français dépêche la légion belge dans le nord du pays pour y réduire la guérilla. Près de Monterey, le 28 mai et les 18 et 21 juin 1866, les Belges corrigent des Rebelles toujours supérieurs en nombre, mais mal équipés, peu entraînés et commandés par des généraux qui ne sont pas capables de gérer leurs affrontements en terrain découvert. Si, d'après Emmanuel Domenech, les quelques généraux impérialistes capables d'instruire l'armée de Maximilien « étaient à peu près

nuls en campagne », il est clair que les chefs issus de la guerre partisane ne les surpassaient pas. Domenech cite le pedigree de quelques célèbres généraux rebelles dont la vaillance ne compensait pas leur manque de formation militaire. Jesus Ortéga était un ancien bateleur ; Mariano Escobedo et Ignacio Méjia étaient des anciens muletiers ; Francisco Lamadrid était sorti du rang ; José-Maria Patoni n'était qu'un simple révolutionnaire rendu célèbre par ses exécutions sommaires¹. Les témoins et les acteurs français du conflit laissent entendre que les Rebelles comptaient sur leurs peones, le plus souvent recrutés « sur le tas », pour préserver leurs forces vives, en l'occurrence les restes de l'armée régulière de la république mexicaine. Ils imposaient un service militaire obligatoire à la masse des indigènes pour essayer les premières salves et couvrir les plus aguerris de leurs combattants.



**Officiers capturés à Tacambaro et libérés après un échange de prisonniers :
Lieutenants E. Walton - J. Adam - L. Fourdin - A. de Biber - L. Jacops.
Capitaines A. Gauchin et A. Deheck. (Collection du Musée de l'Armée, Bruxelles)**



**Cordova à la fin du XIX^e siècle. Le régiment belge l'occupa brièvement.
(M. Hume, M.A Gutenberg EBOOK Mexico produced by Ron Swanson)**

¹ E.H.D. Domenech, *Histoire du Mexique: Juarez et Maximilien*, tome 3, Paris 1868, pp. 108-109, 195.

Depuis Monterey, les Belges se dirigent sur Tula puis sur la petite localité d'Ixmiquilpan où, le 25 septembre 1866, 340 de leurs grenadiers affrontent 1 500 Rebelles mexicains. Le combat est terrible : 11 officiers et 44 soldats belges sont tués ou blessés. L'un d'eux est Émile Noirsain et il décrit les circonstances dans lesquelles il faillit perdre la vie. Cette séquence se situe au moment où la charge des grenadiers est prise sous un feu qui déferle en son front et depuis les maisons de l'artère principale :

« Aidé de quelques hommes, le colonel Vander Smissen s'efforce de braquer sur l'église les canons que nous venons de capturer mais en vain. L'ennemi délivre de terribles feux de peloton sur tous ceux qui s'approchent des pièces et en mettent beaucoup hors de combat. J'aperçois alors un sous-officier ennemi, planqué dans une lucarne de l'église, qui fait feu sur tous ceux qui tentent de déplacer les canons. Je lui tire dessus au moment où il ajuste l'un des nôtres, je le manque, mais les éclats de pierres détachés par ma balle lui égratignent le visage et attirent son attention sur moi. Il me vise, le coup part et il me manque. Sa balle m'a sifflé aux oreilles. J'épaule et je fais feu une seconde fois sans réussir à le toucher.

« Pendant que je recharge mon arme, je ressens une vive douleur au ventre, je pense que je me suis cogné avec la crosse de mon fusil et je poursuis son rechargement. (*Il faut obligatoirement se tenir debout pour introduire une balle dans le canon d'un fusil qui se charge par la gueule*) M'abritant derrière un des arbres du cimetière, j'épaule soigneusement et, cette fois, je fais dégringoler de son perchoir celui qui a mis tant des nôtres hors de combat. En prenant ma cartouche en papier dans ma musette, je constate que ma main est remplie de sang et qu'une balle m'a perforé le côté droit du ventre. Je me sens défaillir et je sors prudemment du réduit.

« Au moment où je franchis l'escalier, deux de mes camarades emportent le corps du lieutenant Stassin. Dans le même temps, je vois le lieutenant Delbecq qui se traîne sur les mains et les genoux en me demandant à grands cris de l'aider. Je vais vers lui, plusieurs coups de feu l'achèvent et deux autres balles se fichent dans ma gibecière et le pain qu'elle contient. M'apercevant que les nôtres battent en retraite, je tente de les rejoindre. Mes forces me trahissent à l'endroit que nous avions surnommé le « coin du diable » et je m'affaisse contre le mur du cimetière. Je gisais là depuis quelques instants quand un mulet sans cavalier passe à ma portée. Malgré ma faiblesse, je rassemble mes forces et m'accroche à son bridon. Obéissant à la pression sur son mors, l'animal s'immobilise. M'aidant de ma carabine, je me lève à grand peine, passe mon arme en bandoulière et me hisse péniblement sur la selle du mulet.

« Ces efforts m'ont vidé, la tête me tourne et ma bouche brûle d'une soif inextinguible. Ma main abandonne les rênes et je me sens glisser de la selle lorsque deux bras vigoureux m'y replacent et m'y maintiennent. Quelqu'un pose une gourde sur mes lèvres et j'avale goulûment une gorgée de rhum. Cette boisson me revigore et je me sens plus capable de tenir en selle. Nous arrivons alors au « coin du diable » au moment où quelques-uns de nos officiers, qui s'étaient réfugiés sous le porche d'une maison, traversent au pas de course cet espace dangereux. Le brave Fastré, qui me soutient et conduit ma mule, profite d'une accalmie dans le tir de l'ennemi pour franchir avec moi ce terrible défilé.

« Nous venons de nous abriter derrière la barricade de la rue où se positionnait notre colonne lorsque surgissent les lanciers polonais qui servent parmi les dissidents. (*Il s'agit de hussards polonais et russes qui avaient déserté le corps expéditionnaire autrichien pour rallier Juárez.*) Un lancier blesse une seconde fois le sergent Dardenne qui se traîne avec peine tandis que le sergent Debuck s'écroule à son tour. Les cavaliers dissidents allaient les massacrer quand le tir groupé d'un

peloton de la 1^e compagnie de nos voltigeurs en désarçonne près de la moitié et fait fuir les autres. Profitant de leur repli, plusieurs de mes camarades récupèrent nos blessés et les emportent à l'arrière.

« Je me trouve encore dans cette rue et la soif me taraude à nouveau. Je supplie que l'on m'abreuve, ma poitrine me brûle et je respire de plus en plus difficilement. Sortant de la maison sur laquelle je suis appuyé, une Indienne me tend une jarre d'eau. Je m'y abreuve à longues gorgées puis m'en déverse le reste sur la tête. Cette douche froide me remet d'aplomb. Fastré ne m'a pas quitté. Voyant que je reprends des forces, il me hisse en selle, prend ma mule par son bridon, m'emmène jusqu'aux charrettes à l'arrière et me hisse dans la première. Six autres camarades s'y trouvent déjà et l'on me conseille de confectionner une compresse avec ma cravate pour l'appliquer sur ma blessure qui saigne abondamment. Je suis le conseil, mais je ressens rapidement le besoin de l'ôter car elle enflamme mes chairs.

« À ce stade du combat, notre colonel comprend qu'il a affaire à des forces plus considérables que celles auxquelles il avait pensé s'attaquer, et que poursuivre la lutte nous coûterait beaucoup de monde en dépit des pertes sévères que nous avons infligées à l'ennemi. Il consulte brièvement son état-major et ordonne un repli général de nos forces, qui s'effectue en bon ordre. Formant notre arrière-garde, nos compagnies montées tiennent à distance les cavaliers ennemis qui nous tenaillent. Notre 2^e compagnie de grenadiers doit opérer un demi-tour pour les tenir à distance.

« Nous regagnons Tula vers minuit. Nous avons effectué 148 kilomètres depuis l'avant-veille au soir et combattu pendant près de douze heures sans nous restaurer. Notre retour ne fut pas une sinécure car les habitants d'Ixmiquilpan avaient fait rouler des pierres rocheuses au sortir de leur ville pour retarder notre charroi. Notre chef de convoi réagit et son personnel dégaugea la route en amont de ses véhicules.

« Apprenant que nous avons des blessés, les habitants de Tula aménagent aussitôt un hôpital dans un bâtiment inoccupé près de notre caserne. Ils collectent de la literie, du linge et des provisions de façon à ce que tout soit prêt pour recevoir nos hommes. Les premiers pansements sont préparés pendant la nuit et mis à la disposition de notre médecin régimentaire, le docteur Schaff. Le lendemain, un régiment de zouaves français arrive à Tula et son médecin, le docteur Bauduin, vient assister le nôtre. »

La robuste constitution d'Émile Noirsain, l'aide de ses camarades et les soins que lui prodigue le médecin militaire français le tiennent en vie à l'hôpital San Geronimo de Mexico. La chance ou le hasard joua incontestablement en sa faveur car la balle aurait pénétré par le travers de son côté droit et serait ressortie du même côté sans avoir réellement endommagé des organes vitaux parce qu'il se tenait debout et de profil, dans la position d'un tireur. La sortie du projectile en plomb (sur lequel collait certainement le bout de tissu arraché) contribua à minimiser les risques d'infection. Si la balle avait endommagé ses viscères, l'alcool qu'il ingéra peu après l'aurait achevé dans d'atroces douleurs. Il est encore en convalescence à l'hôpital San Geronimo quand, le 9 octobre 1866, Maximilien s'y rend pour saluer les blessés et remettre décorations et distinctions à certains d'entre eux. Noirsain en fut impressionné :

« C'est donc des propres mains de Sa Majesté l'Empereur que je reçus la médaille de 1^{re} classe de l'Ordre Del Merito Militar. En me la remettant, il m'adressa les paroles suivantes : *Je vous remets cet insigne d'honneur et de bravoure en espérant que vous guérirez et que votre courage vous permettra encore de rendre de nouveaux services à mon gouvernement* ».

En plus de cette distinction, Maximilien ordonna ultérieurement de décerner la médaille d'or de l'Ordre de la Guadalupe à huit sous-officiers belges parmi lesquels figure Émile Noirsain. Cette distinction était en principe réservée aux officiers du corps expéditionnaire français. Créé en 1823 par l'empereur Iturbide, cet ordre fut supprimé en 1855. Maximilien le réactiva en 1863 et Juárez le supprima en 1867.



De gauche à droite :

Médailles de 1^e classe Del Merito Militar. <http://en.valka.cz/viewtopic.php/t/82848>

Médailles de chevalier de l'Ordre de la Guadalupe. <http://www.military-photos.com/ondg.htm>

Le début de la fin et non la fin du début (W. Churchill)

Noirsain reprend du service le 7 novembre 1866 dans la garnison de Puebla et ne participe pas aux missions de représailles effectuées par ses camarades. Dans le courant de novembre, les autorités militaires françaises nomment le colonel Vander Smissen gouverneur de la ville de Tulancingo, à 120 kilomètres de Mexico. Le contingent belge y repousse, toujours avec succès, plusieurs attaques des Juaristes. L'épopée belge au Mexique arrive doucement à son terme.

Maximilien voulait une politique libérale fondée sur l'émancipation des Indiens et la lutte contre la corruption dans l'armée et l'administration. Peu enclin au pragmatisme, mais très friand des volcaniques mexicaines, ce rêveur déchanté très vite sous la pression du clergé catholique (tant belge que mexicain) et de l'aristocratie locale qui le harcèlent et exigent la restitution des biens que leur a confisqués Juárez. Harcelé par les ultras mexicains et influencé par ses conseillers autrichiens et belges, l'Empereur ressent de plus en plus mal le pouvoir personnel que le maréchal Bazaine exerce sur place au nom de la France. En outre, Maximilien croit bien faire mais commet une grave erreur en intégrant, dans son dernier gouvernement, des acteurs politiques mexicains qui n'avaient pas vraiment renié leur attachement à Juárez.

Quant à Napoléon III, menacé par le militarisme prussien et taraudé par la faction libérale de l'opinion publique française, qui dénonce le coût de ses opérations au Mexique, il décide d'en retirer ses troupes. Le 9 juillet 1866, l'impératrice Charlotte quitte Mexico pour plaider la cause de son époux à Paris. Elle se heurte à une polie fin de non-recevoir et ne reverra plus Maximilien.

Le 11 janvier 1867, Vander Smissen et ses hommes quittent Puebla sans armes, le sac au dos, pour se rendre à Veracruz où ils embarquent sur des cargos français à partir du 20 janvier. Ce détail nous renvoie à la problématique relative à l'armement du contingent belge. Le fait de le désarmer avant de le renvoyer en Belgique semble confirmer que ses Enfields avaient été payés par le trésor mexicain.

ORDRE DE RÉGIMENT DU 20 JANVIER 1867
CORPS EXPÉDITIONNAIRE DU MEXIQUE

État-major général

Cet ordre reproduit la lettre du 15 janvier 1867 que le maréchal Bazaine adressa à Vander Smissen à Veracruz :

« La légion des volontaires belges va rentrer en Europe.

« Avant de se séparer de ces troupes, le maréchal de France commandant en chef tient à se faire auprès d'elle l'interprète de tout le corps expéditionnaire français, en lui témoignant la haute estime qu'elle a su s'acquérir pendant cette longue campagne.

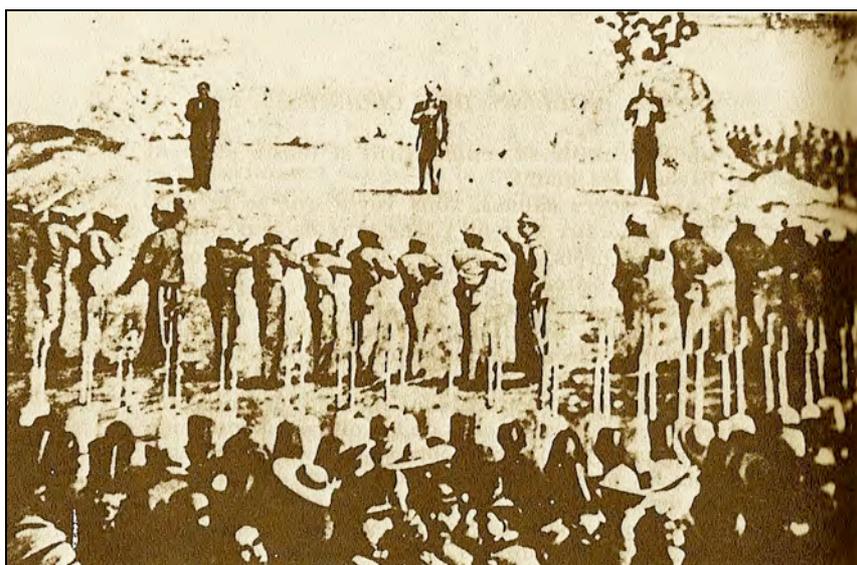
« Officiers et soldats !

« Vous avez pris votre part des travaux et des luttes dans la guerre du Mexique ; votre valeur dans les combats, votre discipline dans les fatigues des longues marches ont honoré le nom belge.

« Au moment de vous remarquer pour aller revoir votre patrie, recevez les adieux de vos frères d'armes du corps expéditionnaire français. Dans quelques mois, vous aurez revu les rivages de votre patrie, et vous conserverez, j'espère, de bons souvenirs de ceux qui ont souffert et combattu à vos côtés, ainsi que du maréchal de France qui a eu l'honneur de vous commander. »

3. Épilogue

En mars 1867, le dernier contingent français quitte Veracruz. Avec ses dernières forces loyales, Maximilien s'enferme dans Querétaro, assiégé par l'armée de Juárez. Celle-ci s'en empare après soixante-douze jours de siège et la trahison d'un des généraux de Maximilien. Dévoré par la dysenterie, il n'assiste pas à son procès qui s'ouvre le 13 juin 1867. Le 19 juin, lui-même et les généraux Thomàs Mejia et Miguel Miramon sont fusillés au Cerro de las Campanas.



Exécution de Maximilien (au centre) et de ses deux généraux.
 (Photo François Aubert)



Lieu exact de l'exécution de Maximilien. (Photo François Aubert)

Le *Rhône*, à bord duquel Noirsain et son détachement ont pris place, les débarque à Anvers le 10 mars. Une gifle les y attend. Avant d'être rendus à la vie civile, les rescapés de la légion reçoivent l'ordre de regagner leurs foyers individuellement et dans la plus grande discrétion. Pour des raisons de politique étrangère, tant à l'égard de la république mexicaine qu'à l'égard des États-Unis qui ont toujours refusé d'accorder toute légitimité à la « marionnette impériale du Mexique », le gouvernement belge a proscrit toute manifestation relative à leur retour.

Au sortir de son aventure mexicaine, Émile Noirsain épouse Marie Loissan et entame une carrière administrative qui le mène à la gestion d'un service administratif dans ce que l'on appelle à l'époque le « Grand Central », en l'occurrence la gare du Quartier-Léopold à la lisière des communes d'Etterbeek et d'Ixelles (l'actuelle gare du Luxembourg à Bruxelles) dont l'inauguration remonte à 1854. Comme son oncle Edmond du Texas, Émile Noirsain meurt lui aussi très jeune (trente-sept ans), peut-être d'une séquelle de sa blessure à Ixmiquilpan.

Les pertes belges durant la campagne

Elles ont fait l'objet de recherches précises, d'abord de la part du capitaine Modeste Loiseau qui participa aux opérations au Mexique, et ensuite de l'historien belge Albert Duchesne. Dans son ouvrage *L'Expédition des Volontaires belges au Mexique 1864-1867*, Duchesne se réfère au travail du capitaine Loiseau pour traiter la question des victimes, mais il relève quelques contradictions mineures entre les notes inédites rédigées² par cet officier à des époques différentes, ce qui explique en particulier la discordance entre le tableau repris ci-après et celui que dresse L. Leconte dans *La Belgique militaire* du 20 juin 1927. En substance, le nombre de Belges tués et blessés lors des engagements et ceux qui décédèrent des suites d'une maladie s'établirait approximativement comme suit :

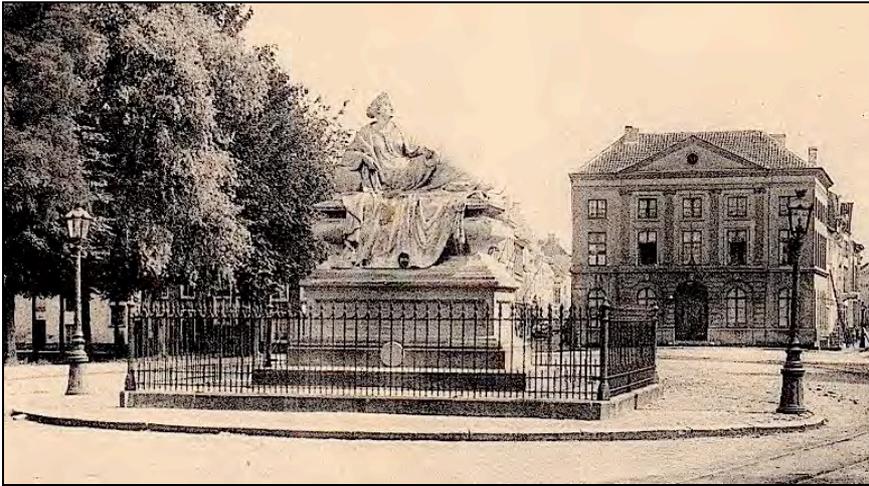
Tués : 56 (15 officiers et 41 sous-officiers et soldats)

Blessés : 42 (9 officiers et 33 sous-officiers et soldats)

Morts de maladie dans les hôpitaux : 3 officiers et 145 sous-officiers et soldats.

² Musée Royal de l'Armée, M. 50, doc. 206, f° 99 : Duchesne, *L'expédition de volontaires belges au Mexique 1864-1867*, vol. 2, p. 610.

Si Duchesne et Loiseau oblitérent religieusement la question des désertions dans les statistiques reprises ci-dessus, les auteurs Maréchal et Van Schuylenberg-Marchand n'ont aucune gêne à relater que les archives du corps démontrent que 17 des engagés belges passèrent à l'ennemi et au moins 80 désertèrent. Dans la prochaine publication de ses *Souvenirs du Mexique*, nous verrons qu'Émile Noirsain explique que les désertions se multiplient soudainement dans son régiment lorsqu'il est question de l'intégrer dans l'armée nationale mexicaine. Cet aspect peu glorieux mais insécable des activités d'une armée en campagne explique peut-être pourquoi les auteurs que nous évoquons plus haut divergent sur le nombre exact des pertes du corps belge. En tout cas, seuls 775 hommes, officiers inclus, regagnent la Belgique.



Monument dressé à Audenarde (Belgique) en souvenir des 600 premiers volontaires du corps expéditionnaire au Mexique, qui défilèrent dans la ville le 14 octobre 1864,